

VINGTIEME DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE B

Pr 9,1-6

Ps 34(33)

Ep 5,15-20

Jn 6,51-58.

La Sagesse a dressé sa table

Avec l'Évangile de ce vingtième dimanche du Temps Ordinaire, nous nous rendons à la fin du débat entre Jésus et les Juifs, et cela nous oblige à résumer les déclarations de Jésus pendant l'affrontement avec la foule.

Tout laisse croire que Jésus a l'intention d'opérer deux miracles superposés : multiplier du pain pour la vie du corps ; transformer sa chair en une nourriture qui donne la vie éternelle. Ce deuxième miracle n'est pas perceptible parce qu'il ne s'accomplira pleinement qu'à la Résurrection, et c'est ce qui occasionne le quiproquo entre Jésus et son auditoire. Toutefois, en bon pédagogue, le Seigneur part du premier miracle pour amener les foules à accéder au deuxième miracle encore voilé.

Après avoir donné aux foules du pain à satiété, Jésus, à la place de *la nourriture qui se perd*, en promet une autre qui *demeure en vie éternelle*. Il leur dévoile progressivement l'identité de ce pain : *le pain que le Fils de l'homme vous donnera* (v.27), *le vrai pain* (v.32) qui *descend du ciel* (v.33). En allant enfin droit au but, Jésus déclare : *je suis le pain de vie* (v.35). À ce niveau, il se met à mentionner aussi la soif, combinant ainsi faim et soif, nourriture et boisson. Comme ses efforts d'explication ne lui attirent malheureusement que des murmures (v.41), Jésus, dans le passage d'aujourd'hui, réaffirme qu'*il est le pain vivant descendu du ciel*, différent de la manne que les pères ont mangée sans conserver la vie. La spécificité du pain de Jésus, c'est que ce pain est sa *chair donnée pour la vie du monde*. Comme auparavant il avait combiné nourriture et boisson (v.35), maintenant il parle de *chair* et de *sang* qu'il entend donner pour conférer la vie éternelle, et c'est en cela que sa chair est la vraie nourriture et son sang la vraie boisson. Pour anticiper la suite, disons que devant cet enseignement hermétique, beaucoup cessent de fréquenter Jésus. Mais nous qui continuons de le suivre, nous avons le devoir de tirer pour nous-mêmes les conclusions de l'enseignement de Jésus.

Le récit de cet enseignement est fait par un témoin oculaire (cf. Jn 21,24), mais entre l'enseignement donné et la mise par écrit se sont interposés les événements de Pâque, et il est fortement probable que ce qui nous est rapporté bénéficie des lumières de l'événement pascal. Par exemple, ce disciple qui, à la Sainte Cène, entend Jésus dire du pain qu'il tient en main : "ceci est mon corps, prenez, mangez", et de la coupe de vin "ceci est mon sang, prenez et buvez", est-ce possible qu'il ne se souvienne pas des déclarations de Jésus, quelque floues qu'elles aient été dans sa tête, à la synagogue de Capharnaüm ? Et même dans le rapport du miracle, on retrouve des traces de la sainte Cène : *Jésus prit les pains, ayant rendu grâces, il les distribua...* (Jn 6,11). Et si, dans son récit de la Passion, Jean omet l'Institution de l'Eucharistie unanimement reproduit par les Synoptiques, n'est-ce pas parce qu'il trouve que l'Eucharistie est déjà présente dans le discours de Capharnaüm, non sous forme de récit, mais sans doute sous forme doctrinale ?

De plus, en-dessous de cet enseignement, il est loisible d'entendre comme un cri de Jésus lancé aux hommes : "croyez en moi, mangez ma chair, buvez mon sang pour avoir la vie éternelle". Ce cri, comme poussé dans l'œuf, est aussi audible dans la première lecture d'aujourd'hui où la Sagesse personnifiée élève la voix *sur les hauteurs de la cité : venez manger mon pain et boire le vin que j'ai apprêté*. On se demande si c'est nécessaire que la Sagesse invite les hommes à cor et à cri à manger son pain. N'est-ce pas que naturellement, les hommes convergent vers le lieu où il y a à manger ? Mais il se fait aussi que Dame folie, *assise à la porte de sa maison, sur son trône, en haut de la cité, appelle les passants* (Pr 9,14-15). Il y a là pour les hommes un réel danger à répondre au mauvais appel et à se présenter chez Dame folie pour manger le pain qui mène au shéol (cf. Pr 9,18). L'erreur en question est historique, c'est l'idolâtrie que Dieu interdit dans le premier commandement du Décalogue, et que Jérémie reproche finement à Israël : *ils m'ont abandonné, moi la source d'eau vive, pour se creuser des citernes, des citernes lézardées qui ne retiennent pas l'eau* (Jr 2,13).

Pour toutes ces raisons, nous écoutons avec plaisir la Sagesse appeler à son festin. De plus, avec le discours de Capharnaüm, tout se passe comme si le Père criait en direction des hommes : "votre vraie nourriture, c'est ma Parole ; votre vraie nourriture encore, c'est la chair de mon Fils". Le cri du Père comme celui de la Sagesse constitue pour nous une bonne nouvelle. Nous sommes fiers d'être appelés à suivre les pas du Seigneur, et le suivre n'apparaît plus seulement comme quelque chose d'aussi rude qui nous fait renoncer à tout, nous prive de tout,

mais aussi comme l'occasion de baigner dans l'abondance du manger et du boire. C'est cette abondance qui recommande de renoncer aux fausses richesses proposées par Dame folie.

Lorsqu'on entend Jésus tenir le discours de Capharnaüm, on le voit en plein dans sa mission : il est venu pour se donner et c'est dans l'Eucharistie qu'il accomplit excellemment cette mission. Par l'Eucharistie, n'entendez pas seulement un rite, mais le sacrifice suprême du Christ, c'est-à-dire, sa Mort et sa Résurrection. L'Eucharistie, c'est le lieu où il immerge les hommes dans *l'abondance du rachat* (Ps 130(129),7).

Ce qui nous revient, c'est de prendre conscience que c'est bien à nous qu'il se donne et que notre rôle consiste à le recevoir. Et si jamais nous ne le recevions pas... si nous ne le recevions pas...

AGBATCHI A. Fidèle, Archevêque Emérite de Parakou.